

Le P. JACQUES BUTEUX avait employé tout le printems de cette année 1651, à parcourir ces vastes contrées. Les Attikamègues, et autres sauvages chrétiens, ou catéchumènes qu'il y rencontra, le conduisirent chez une tribu plus éloignée, où ce religieux se promettait bien de pouvoir exercer tranquillement ses travaux évangéliques. Mais bientôt les Iroquois firent une irruption dans ces lieux écartés, les remplirent de sang et de carnage, et n'y laissèrent pas un seul village dont ils n'eussent égorgé ou dissipé les habitans. La nouvelle en ayant été portée à M. de Lauzon, il comprenait qu'il aurait été nécessaire d'opposer une digue à ce torrent; mais il n'avait amené aucun renfort de France, et il s'en fallait bien qu'il eût trouvé dans la colonie des forces capables d'y rétablir la sureté et la tranquillité.

Le P. Buteux étant retourné dans le nord, le printems suivant, avec un jeune Français et un Huron, sur l'invitation que lui en avaient faite quelques familles attikamègues, il périt avec le premier par la main des Iroquois; le troisième fut assez heureux pour échapper aux ennemis, et vint porter aux Trois-Rivières la nouvelle de la mort de ses compagnons. Cette même année, plusieurs missionnaires, que la destruction des bourgades huronnes laissait sans occupations, repassèrent en Europe. Le P. Bressani fut de ce nombre.

L'île de Montréal ne souffrait guère moins des incursions des Iroquois que les autres parties de la Nouvelle France; et M. de Maisonneuve fut obligé d'aller à Paris chercher en personne les secours qu'il ne pouvait obtenir par ses lettres. Il en revint l'année suivante 1653, avec un renfort de cent hommes, amenant avec lui Mademoiselle MARGUERITE BOURGEOIS, Institutrice des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, qui ont rendu, et continuent encore à rendre, à la colonie, des services importants, sous le rapport de l'éducation.

Peu après le retour de M. de Maisonneuve, deux cents Iroquois surprirent dans son île vingt-six Français, et les enveloppèrent de toutes parts. Cependant ces derniers firent si bonne contenance et se battirent avec tant d'ordre et de résolution, qu'ils mirent les barbares en fuite, après en avoir tué un grand nombre. Comme le gouverneur prenait ses mesures pour se mettre à l'abri de pareilles surprises, soixante Onnontagnés parurent à la vue de son fort. Quelques uns s'approchèrent ensuite avec confiance, et firent signe qu'ils voulaient parler. Ils accompagnèrent cette proposition de présens. M. de Maisonneuve, en les acceptant, leur reprocha la perfidie de leur nation; leur faisant remarquer en même tems la différence qu'il y avait, à cet égard, entre eux et les Français.

Ils convinrent de tout, et assurèrent que dans peu on aurait des preuves certaines de leur sincérité. Ils partirent aussitôt pour aller communiquer à leurs anciens les propositions du gouverneur;